

Jean-François Fogel

LE TESTAMENT DE PABLO ESCOBAR

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

« El Patron »

Cette fois, il n'a eu que le temps de mourir. Son unique garde du corps abattu d'entrée au rez-de-chaussée, une cachette hors d'atteinte au premier étage, son seul recours restait une fuite impossible par une fenêtre du deuxième étage. « Pablo! Pablo! Va-t'en! », a crié une femme avant qu'il saute, pieds nus, sur le toit où une rafale de mitraillette l'a cueilli. Pablo Escobar, assassin, trafiquant de drogue, est décédé le 2 décembre 1993, à 15 h 06, dans le quartier La America, à Medellín, de 7 balles tirées par les membres d'un commando de 17 hommes venus l'arrêter plutôt mort que vif.

« Pour les Européens, affirme un personnage du romancier Gabriel Garcia Marquez, l'Amérique latine, c'est un homme avec une moustache, une guitare et un revolver. » Jusqu'au bout, Escobar a servi ce portrait-robot du bandit inspiré et violent; l'ajout d'une barbe, l'absence de la guitare – il n'avait qu'un revolver 9 mm en main –, à l'instant de son dernier soupir, sont dus aux difficultés endurées par un prisonnier évadé depuis quatre cent

quatre-vingt-dix-huit jours et contraint de se protéger avec un déguisement et des armes. Quant au reste, les photos de son cadavre ensanglanté montrent l'expression distante et sereine qui l'habita durant la décennie où il tint le rôle le plus en vue dans la plus cruelle des organisations criminelles, le « cartel de Medellín », producteur et distributeur de l'essentiel de la cocaïne dans le monde.

Telle une publicité, son visage revenait sans cesse sur les écrans de la télévision colombienne : des yeux noirs, petits, rapprochés, un regard minéral sur un nez droit et des lèvres minces. Un physique si commun – taille moyenne, chevelure sombre – qu'il était impossible de citer le moindre signe particulier aux Colombiens invités à le dénoncer. « On recherche Pablo Emilio Escobar Gaviria, demandé par la justice. À quiconque fournit un renseignement permettant sa capture, le gouvernement national offre comme récompense... » ; le temps aidant, ce montant atteint un milliard de pesos (7,8 millions de dollars), soit, nota un implacable observateur, cent cinquante et une années de traitement du Président du pays.

Pour valoir autant, il ne suffit pas de produire et d'acheminer de la cocaïne – même par centaines de tonnes. Et la pratique de l'assassinat ne suffit pas davantage à provoquer un tel intérêt – bien qu'en ce domaine il faille compter les victimes par milliers. Non, ce qui a fait le prix d'Escobar, au sens où se fait la cote d'une action, à la bourse du crime, c'est la brutalité qu'il finit par mettre dans tout ce qu'il entreprenait. Cet

autocrate de la pire des mafias, ce capitaine d'industrie, chef d'armée, stratège géopolitique et desperado au service de sa seule cause, était avant tout un praticien de la violence. Un aventurier cynique dans l'action et capable d'une indifférence résolue à l'heure d'endurer des coups. Sa carrière et sa vie se sont fondues dans un déferlement de meurtres et d'actes de terrorisme hors de proportion avec toute destinée. Cela m'était apparu avec une sorte de férocité lumineuse, un matin de janvier 1988, en découvrant le désordre du quartier de Sainte-Marie-des-Anges, à El Poblado, où une voiture piégée – la première de l'histoire de Medellín – venait d'exploser devant un de ses domiciles.

C'était un immeuble sobre, blanc avec des balcons cernant chacun des huit étages : le Monaco. L'attentat en avait fait l'équivalent d'un séchoir à maïs ouvert à tous vents avec, pareille à un drapeau flottant au plus haut, la toile déchirée d'une escarpolette. Les huisseries de plus d'un demi-millier de villas à l'entour étaient descellées ; les tuiles romaines chahutaient sur tous les toits jusqu'à cinq cents mètres du cratère creusé par l'explosion. Des feuilles d'arbres hachées menu et des aiguilles de pin arrachées par le souffle formaient un tapis continu sur le sol des rues. Dans ce faubourg cossu de Medellín, ce désordre était, plus encore qu'un attentat, la proclamation d'un excès. Il y avait trop d'explosif utilisé contre une seule personne pour qu'elle-même ne soit pas trop puissante, trop riche, trop dangereuse.

La police estimait la charge à vingt kilos de dynamite, soit cinq fois moins que ce que contenait le camion piégé utilisé pour l'attentat contre le quotidien *El Espectador* à Bogotá. Là, c'était en septembre 1989, et depuis le hublot de l'avion qui, à ce moment précis, m'emmenait prendre des nouvelles d'Escobar, on voyait à travers la nuée de poussière que le grand bâtiment industriel, abritant rédaction, administration et imprimerie, n'était plus d'équerre. Les rouleaux de papier pour les rotatives restaient stockés à ciel ouvert. La façade était éventrée. Les abords, persillés de débris, ressemblaient à une plage de galets. Pénétrant dans le journal le lendemain, j'avais regardé, par habitude, la petite presse à main exposée à l'entrée, un bijou, aussi beau que les vieilles machines à coudre à pédale, et qui imprima le premier numéro du quotidien. Nappée d'une poussière blanche, fine comme le talc, elle faisait songer au premier débarquement de l'homme sur la lune, à cette poudre où Armstrong laissait des empreintes à chaque pas. La lutte que menait Escobar ne semblait plus toucher terre.

Moins de trois mois plus tard, j'étais confronté au spectacle de la guerre au siège du Département administratif de sécurité (DAS), qui regroupe l'élite de la police criminelle et certains services secrets colombiens. Il ne restait qu'une carcasse de l'énorme édifice de onze niveaux, soufflé par l'explosion d'une demi-tonne de dynamite gélatineuse. L'explosif avait été placé dans un autobus dont les restes gisaient sur le toit de sa cible, à près de trente mètres du sol. Tout autour, vingt-trois pâtés

de maisons du quartier de Paloquemao ne valaient pas mieux. Arbres arrachés, automobiles chiffonnées, ruines méconnaissables avec, sortant de leurs murs comme de monstrueux moignons, des poutrelles métalliques tordues. Quelques minutes après l'attentat, en dépit du sang partout répandu, l'ampleur du bilan qui déjà se laissait deviner – une soixantaine de morts, sept cents blessés – impressionnait moins que l'ambition du metteur en scène anonyme qui s'efforçait de camper un paysage de cité bombardée dans une capitale amorçant sa journée de travail.

Là encore, l'attentat était excessif : trop énorme, trop achevé, trop minutieux pour être tout à fait vrai. On était passé de la voiture au camion, puis à l'autobus piégé. L'avion figurait dans cette escalade, mais, en un pays où tout n'est pas forcément ordonné, il avait devancé de deux jours l'autobus. J'ai toujours près de moi au moment où j'écris la une du quotidien péruvien *El Comercio*, dont la lecture m'avait fait revenir de Lima vers Bogotá : « 107 personnes meurent dans l'explosion d'un avion en Colombie ». Il n'y eut pas un seul survivant à bord du Boeing de la compagnie Avianca qui venait de décoller pour Cali, dans le sud-ouest du pays.

À cette époque, j'écrivais pour les journaux des articles qui traitaient parfois de la Colombie. Mais je n'avais eu ni flair ni talent pour me trouver trois fois sur quatre au bon endroit dans la tourmente entourant Escobar. En Colombie, être dans cette tourmente était la chose la plus naturelle qui soit. Tout le pays s'y trouvait plongé,

et souvent rassemblé par une entraide nullement feinte qui maintenait l'équité entre une part de douleur et une autre d'humanité.

Toute évocation de la Colombie au temps de Pablo Escobar est injuste. Elle fait la part trop belle aux attentats aveugles, aux meurtres à façon. C'était une violence atroce bien sûr, mais tout le monde trouvait à s'en accommoder si bien qu'on remarquait plutôt à quel point les trépas, la violence, la guerre sont des heures chargées de fraternité – souvenons-nous de l'enthousiasme joyeux de Fabrice rencontrant la cantinière à Waterloo. Il n'y a pas que Stendhal pour exposer ce mélange de la mort et d'une complicité délicieuse. Tolstoï, Babel, Hemingway, Herr, Soljénitsyne ont dit des choses définitives sur ce point. Leurs arguments valent pour la Colombie au point que le décès d'Escobar me souffle, plutôt que le ressouvenir de scènes d'une violence routinière, la nostalgie d'une journée de beauté agreste où un homme me fit entendre, pour la première fois, le surnom que ses subalternes donnaient à ce criminel hors pair : « El Patron ».

Ce jour-là, une petite jeep grise avec la statue d'un petit cheval gris à l'avant du capot m'avait emmené à travers un paysage rempli de fleurs aux couleurs exaltées. C'était un cheval calme, avec une patte à peine levée et un air de soumission. La jeep était usée jusqu'au châssis. On voyait la poussière jaune de la route à travers le plancher. Une image collée sur le tableau de bord affirmait que le voyage se plaçait sous la double protection des lubrifiants

Dyna et de la Vierge du Carmen. Le chauffeur croyait davantage aux premiers qu'à la seconde car, aussitôt après m'avoir éveillé, sans attendre d'avalier sa première tasse de café, il avait placé un énorme bidon d'huile derrière son siège.

Plus tard, au cours d'une panne où il fut contraint de démonter le système d'injection, je vis qu'il n'utilisait que la moitié d'un carburateur double corps prélevé sur une voiture de sport. Une des admissions d'air était bouchée par un chiffon gras ficelé avec minutie. Le moteur tournait avec un bruit de maugrément qu'on imaginait adressé à ce bricolage. À dire vrai, on avançait à peine. Cela laissait du temps pour détailler des visages encore endormis sur les bas-côtés. Des hommes veillant à ne pas tourner la tête, tandis que leurs yeux sombres nous suivaient jusqu'au prochain virage. Des femmes chargées de seaux, de sacs et, pour l'une d'elles, d'un énorme dindon aux pattes entravées. Il y avait aussi des enfants qui, vus de loin, semblaient jouer à faire des pâtés; en approchant, on voyait qu'ils travaillaient à empoter des plants de café.

La jeep a dû s'arrêter au sortir d'un virage. Une cordelette était fixée en travers de la route, reliée à une bouteille vide placée dans la main d'un épouvantail assis contre un talus. « Borracho » (ivrogne), crièrent deux gamins cachés dans le fossé et qui tiraient sur la cordelette en riant. Elle s'était prise dans le pare-chocs. L'un d'eux alla la détacher. Cela ne nous ralentissait guère, et il y avait au fond peu de chances que nos noms figurant sur

l'un des monuments (en général, une image de la Vierge cernée de phares d'automobiles) que les Colombiens érigent à l'endroit où des voyageurs sont décédés dans un accident de la circulation.

Mon conducteur était un petit homme maigre, calme, avec des joues creuses, des yeux charbonneux et un trait de moustache. La veille, il n'avait pas lâché trois phrases avant de s'assoupir sur un des bat-flanc couverts d'un matelas de mousse sentant le moisi, que la tenancière de cet « hotelito » s'acharnait à appeler un lit. Quand la route est devenue un chemin, et même un chemin épouvantable où la jeep gîtait comme un rafiote, il n'a pas été plus loquace. Il a manipulé son volant avec précision pour sauter d'une ornière à l'autre, éviter les trous trop grands, choisir les pierres les plus rondes afin d'y engager ses pneus, et retarder l'avarie qui paraissait inéluctable. Le paysage de petites fermes aux toits de tôle ondulée se laissait envahir par une végétation tropicale de plus en plus fournie. La route montait sans cesse parmi des maisons devenues rares où des fleurs roses, jaunes, orange, mauves explosaient en massifs. Les plus belles, écarlates, étaient celles du platanillo, le faux bananier qui ressemble au vrai comme un frère, mais ne donne pas de fruits comestibles.

On s'est arrêté, encore, pour déboucher le seul gicleur en service du carburateur et prendre le casse-croûte de la matinée dans une auberge, une longue bâtisse aux murs de boue séchée, enlaidie de publicités rouillées pour des sodas. Agrippé à un perchoir de métal, un grand

perroquet jaune et bleu se dévorait la peau des doigts avec méthode. Il s'interrompt pour hocher la tête en signe d'assentiment au moment où nous le frôlions dans l'étroite véranda menant à la grand-salle. Une femme ordonna à son fils de nous céder la table centrale. Dès qu'on fut assis, elle amena en silence un cœur de vache, placé sur une assiette blanche. Elle se disait fière de sa cuisson. Mon faible enthousiasme la poussa à proposer plutôt un reste de manioc. Les petites crêpes de maïs, immanquables à cette heure, brûlaient les doigts, avant de laisser sur le palais un goût de bonheur domestique mêlé de cendre. Sucré comme un sirop, le café avait quelque chose de doré, semblable à la douce lumière saturant l'ouverture de la porte. Le chauffeur allait et venait de la jeep à la table du petit-déjeuner. Il a fini par se lever pour de bon, cracher et faire pénétrer sa salive dans le sol de terre battue avec la semelle de son pied gauche. On est reparti pour très peu de temps. Deux mules attendaient, à guère plus d'un kilomètre de là. Je n'ai pas cru au prénom dont s'affublait celui qui désormais me conduisait.

J'ai préféré marcher. Et même aller en tête, en tenant derrière moi la bride passée par-dessus l'encolure de ma monture. Une sente, clairement marquée par une pelade continue dans l'herbe, grimpait par à-coups entre de grands arbres couvrant des caféiers de leur ombre. « Café caturra », a précisé mon nouveau guide. Lui voulait parler, mais il nous était impossible d'avancer côte à côte. Les racines des arbres fragmentaient la pente

en de minuscules espaliers emplis de terre où les mules posaient leur sabot avec la prudence d'un chat tâtant l'herbe humide. On avançait sur une voie de moins en moins dessinée. Quelques pierres et une traînée de sable laissée par la pluie, un brusque effondrement du sol ou une énorme branche tombée depuis peu, déjà en pleine putréfaction et garnie d'une végétation parasite, indiquaient qu'on atteignait la frontière d'un empire végétal reculant devant l'homme avec réticence. Lumière tamisée et reflétée par le feuillage vernissé, cimes invisibles des arbres, chants d'oiseaux entrevus : c'était l'incommunicable exaltation de toute avancée à pied dans une sierra d'Amérique latine. « Les nouveaux mondes doivent être vécus plutôt qu'expliqués », écrit le romancier cubain Alejo Carpentier.

Rendu hors d'haleine par la pente, occupé à trouver le meilleur endroit, je cherchais à prendre appui de la main sur ce qui devenait un escarpement lorsque j'ai vu, à un mètre de moi, la jante chromée d'une voiture tout-terrain Nissan. Impossible de déterminer, dans l'ombre du feuillage, si sa peinture était d'un vermillon rare ou d'un rouge dégradé en orangé par le soleil. Germán, le capo que je venais rencontrer, se tenait debout, appuyé sur une aile. C'était un homme un peu rond, au sourire ample et figé, avec une barbe à l'implantation irrégulière. Il avait une curieuse façon de rouler de l'épaule droite, comme s'il remplaçait sans cesse une besace pesante et invisible. Sa petite main fut la seule chose glacée que je touchai dans cette journée d'air andin et de soleil.

Bien sûr, il ne se nomme pas Germán et il n'a jamais accepté de me donner ouvertement rendez-vous, mais compte tenu d'un service que j'avais rendu à un membre de sa famille, il savait que j'étais averti de son activité. S'il avait mis en scène cette rencontre impromptue avec un étranger désireux de voir des « cafeteros » installés à l'écart, c'était parce que les autres capos, ses confrères, ne pourraient comprendre un manquement délibéré à la règle du silence. Et puisque, miracle, il vit encore, des années après avoir ainsi feint de se trouver par hasard sur mon chemin, le plus simple reste de l'appeler Germán.

Trois hommes l'accompagnaient. Ils se tenaient avec une sorte de pudeur, les bras collés au corps, qui interdisait de voir au premier coup d'œil les revolvers plaqués contre leur cuisse. Je vis aussi des fusils et même, sembla-t-il, une mitrailleuse dans la voiture. L'un des trois hommes avait le blanc d'un œil entièrement marbré de rouge par un coup. « J'ai pris un courant d'air », m'expliqua-t-il. Le trio imposait une présence un peu lourde, toujours à mi-distance, jamais détendu, avec des regards dépourvus, je ne dis pas de tendresse, ce serait trop attendre des représentants d'une espèce dont le système nerveux central est en permanence branché sur une gâchette, mais il n'existait pas même avec ces trois hommes la connivence qu'aurait dû provoquer une promenade dans un sous-bois où les gouttes de rosée non évaporées sur les feuilles avaient l'éclat de vif-argent d'une larme tombée sur un tapis de feutre vert.

Germán n'en a pas trop fait dans le rôle du propriétaire visitant ses fincas de café. Son chapeau, son langage, sa façon de rouler une feuille pliée entre ses doigts pour en mesurer la sécheresse révélaient des manières de paysan. Il était intelligent, réaliste, attaché à ne pas trop en dire. Il avait démarré à la fin des années soixante-dix, tout au nord du pays, dans la Sierra Nevada de Santa Marta, un massif montagneux dominant la mer des Caraïbes, où pousse la meilleure marijuana du monde. La Golden Santa Marta se cultivait alors exclusivement sur brûlis, dans des champs arrachés à la forêt tropicale. Commencée à la hache et à la tronçonneuse, une saison se terminait en arrimant deux sacs d'herbe sur chaque mule descendant vers les plages où des bateaux attendaient au mouillage. La route du littoral n'était qu'une mauvaise piste, peu fréquentée la nuit. L'endroit était sûr, d'autant que policiers et agents du service de répression du trafic de drogue assuraient la protection des trafiquants. « Je m'occupais des cultures. On les surveillait par nous-mêmes », dit Germán avant de s'abîmer dans une typologie sur la façon de charger les mules. « Les gens de la côte installent une petite selle faite de morceaux de bois entrecroisés avec de la paille par-dessous ; nous, dans les sierras de l'intérieur du pays, on pose une sorte de gros sac mou couvert d'une toile imperméable et on pose la charge en équilibre de part et d'autre, liée avec une seule corde. »

Je savais qu'il avait tué un policier la seule fois où il avait pris la responsabilité d'un transfert de marijuana.

L'homme protégeait le départ d'un bateau et refusait de participer, comme le prévoyait l'accord passé dans un bar de Barranquilla, au chargement des sacs à bord. Un esclandre bruyant, devant les meneurs de mules et l'équipage du bateau, faisait craindre un règlement de comptes ultérieur. Germán, en position de force avec ses complices, avait abattu son opposant et quitté la région le lendemain. Contraint de partir, auparavant, de la moyenne vallée du Magdalena, dans le centre de la Colombie, après avoir, en état d'ébriété, tué un homme au couteau dans la beuverie brutale d'une cantina, il y était donc revenu après cet autre meurtre. Il était plus dur, plus résolu. Lui, qui ne connaissait autrefois que le département d'Antioquia, « travaillait » désormais aussi dans ceux de Santander et de Boyacá. Peu de temps avant notre rencontre, il était sorti blessé mais vivant d'une embuscade tendue par des guérilleros auxquels l'opposait un différend sur le montant à verser pour la protection d'un laboratoire clandestin de cocaïne.

Son monde s'était élargi en passant de la marijuana à la cocaïne. L'expérience acquise, lorsqu'il débroussaillait la forêt et gérait les cultures, faisait de lui un homme idéal au service de la logistique des laboratoires. Comment acheminer en pleine forêt les fûts des produits nécessaires : éther, acide chlorhydrique, kérosène, acétone ?

Comment alimenter en électricité la batterie de lampes à infrarouge destinée au séchage de la poudre ? Comment approvisionner le réfectoire des employés ? Comment s'établir le plus loin possible de l'indispensable

cours d'eau le long duquel avions ou hélicoptères des services de lutte contre la drogue mènent leur mission de repérage des laboratoires? Germán donnait posément les réponses à ces questions, sans dissimuler un certain orgueil professionnel. Il parlait des arbres qu'il laissait intacts pour masquer les installations, ce qui allait de soi, et du meilleur moyen pour acquérir la bienveillance des voisins, ce qui m'étonna bien plus; je croyais les laboratoires à l'écart de tout.

« Même à l'écart de tout, on a des voisins, dit Germán. Il faut qu'ils ne voient rien chez toi, mais qu'ils te disent ce que tu ne vois pas. »

On marchait sur une sente élargie par le passage des mules. Un véhicule tout-terrain aurait pu y forcer sa route avec le risque de briser un essieu. Germán s'interrompait pour saluer les familles travaillant sur ses terres qui sortaient à son passage. Il les avait installées lui-même, pourvoyant à leur établissement ou rachetant un lopin déjà défriché. Quelquefois, le père était là, il s'avancait avec les enfants les plus âgés. La mère restait en arrière avec la marmaille. Des sourires, quelques mots. La musique criarde d'un transistor se faisait entendre. D'ailleurs, il y avait toujours sur le sol des piles électriques usagées et, toujours aussi, des douilles de balles. Chaque famille vivait dans des maisons faites avec rien, avec du bois, du torchis, le fer-blanc de bidons ouverts et martelés. Chaque demeure était flanquée d'une aire de ciment destinée au séchage des grains au soleil après leur passage dans le « moulin à café » qui est en fait une

bicoque abritant une dépulpeuse sur laquelle coule un filet d'eau. Le café dans cette sierra est lavé, séché, trié à la main. Toute la famille se met à l'ouvrage.

« Le meilleur café, précisait Germán, est celui qui montre un grain entier, de la blancheur de l'ivoire. Ici, on dit : le blanc de l'os. » Je lui ai fait remarquer que c'est exactement l'inverse de la cocaïne : le café finit sombre alors qu'il est blanc au départ, la cocaïne est une poudre blanche mais la pâte qui sert à sa fabrication est plutôt sombre.

Cette remarque sembla le dérouter profondément. « Il s'agit de poisons différents », jugea-t-il après un long silence. Il dressa ensuite une manière de parallèle entre les hommes (qui ont besoin d'un toit sur la tête) et les jeunes plants de café (que l'on protège du soleil avec des feuilles de palmiers). Parlait-il ainsi de la puissance de la nature si extraordinaire autour de nous ? Je n'ai pas eu le temps de le lui demander car l'entretien se terminait : la même Nissan était sur notre chemin, ce qui ne laissait pas de m'étonner. Les trois gardes du corps ne nous avaient pas quittés. Qui s'était chargé de déplacer la voiture pour qu'elle se trouve sur notre parcours ?

Plus professionnel, plus orgueilleux encore, Germán corrigea : ses gardes du corps étaient si nombreux qu'il avait fallu plusieurs voitures pour les amener. Il m'en montra certains, à peine visibles et pourtant proches. Il ne se déplaçait pas sans une protection formant plusieurs cercles autour de lui. Et quel risque lui faisait courir cet entretien ? Aucun, puisqu'il avait eu tout le

temps de s'éloigner s'il l'avait voulu : il m'avait suivi à chaque instant tandis que je venais vers lui. Il s'amusa à me dire où j'avais pris mon petit-déjeuner. Il en avait été informé, dit-il – je pensais au garçonnet chassé par sa mère au moment de notre arrivée dans l'auberge. Depuis hier, il savait que j'étais en route – là, je pensai au conducteur du taxi qui m'avait mené vers le chauffeur de la jeep au petit cheval. Germán était aussi averti de ma nuit à l'hôtel, du vieux véhicule, de l'itinéraire emprunté. Les regards appuyés des gens rencontrés me semblaient alors expliqués, tout comme ce barrage de militaires où un sergent insistait afin que je lui lise mon nom sur mon passeport.

Parce que Germán parlait plus qu'il ne l'avait voulu, parce que la nature ne faisait pas la part dans ce coin de montagne entre une forêt intacte et des petits champs de caféiers établis comme des chapelles sous la voûte des grands arbres, parce que nous savions tous deux que ce serait notre ultime rencontre – ce qui ne fut pas le cas – et que la discrétion s'imposerait – ce qui se vérifia, jusqu'ici –, je posai la question interdisant une réponse sincère : qui régenté une organisation aussi ample ?

« Moi », dit-il.

Je n'en doutais pas, il était responsable de sa propre sécurité, mais lui-même, qui avait commencé en gérant un laboratoire, avant d'en aménager de nombreux autres, avait un commanditaire dépendant à son tour de quelqu'un plus haut placé et ainsi de suite. Qui se trouvait au sommet ? Germán était assis sur le marchepied de sa

voiture, lorsqu'il répondit en baissant la voix avec une expression tout à fait neuve et dont je ne saurais décrire la prudence, disons une sorte de déférence chargée de crainte, une admiration distante et malgré tout avertie :

« Il y a, dit Germán, « El Patron ». »

Je connaissais Escobar, les journaux ne parlaient que de lui, mais j'ignorais ce surnom, et plus encore le respect avec lequel il était prononcé et qui montrait qu'El Patron couronnait un ordre naturel du monde où la patrouille de militaires, le gamin délateur, les cultures de caféiers poussant dans l'ombre, les laboratoires, les gardes du corps et jusqu'à l'enthousiaste paysage parcouru ce jour-là occupaient leur place.

La mort d'Escobar elle-même participe de cette maîtrise : El Patron n'avait cessé de répéter : « Je préfère une tombe en Colombie à une prison aux États-Unis. » Mais prévoyait-il d'être comblé avec une telle célérité ? Vingt-trois heures ont suffi pour qu'il soit tué, enterré par les médias du monde entier et enfin inhumé pour de bon avec des adieux bâclés., Mettons de côté les milliers de petites gens et quelques moyens truands venus dans la brume du petit jour se regrouper autour du cimetière Montesacro, à Itagûi, tout près de Medellín. Pour eux, Escobar était « Pablito », auteur de largesses ou lointain dirigeant du trafic de la cocaïne. Ils lui ont offert un ultime salut qu'il n'assura jamais à ceux qu'il a assassinés de sa main, ordonné de tuer, ou dont il a simplement provoqué la mort par le climat de violence où se déroulaient ses activités. D'une certaine façon, il

s'agit là de la famille élargie, rassemblée autour des sœurs et de la mère du défunt. Mais au-delà de ce premier cercle, la sortie reste escamotée. À croire qu'il fallait en finir au plus vite, de crainte d'apercevoir dans un moment d'émotion ce qu'étaient cet homme, son pays, et aussi son continent.

L'Amérique latine ne produit pas tant de héros que cela. Ôtons le pilote Ayrton Senna que sa fin tragique a propulsé dans le mythe. Il ne reste, dans les dernières décennies, que deux figures de notoriété, connues du monde entier. Il y a Diego Armando Maradona, footballeur argentin sorti d'un quartier de misère de Bue nos Aires avec un pied gauche aussi habile qu'une main. Et il y a Escobar, Colombien né sur un contrefort de la chaîne occidentale des Andes, et qui a donné au crime le visage de la démesure.

(Une parenthèse afin de noter que Maradona a été suspendu par les autorités du football pour usage de cocaïne et qu'un soupçon pèse sur son séjour au club de Naples qui aurait été réglé par la Camorra. Les deux héros issus récemment du monde hispano-américain ont donc été associés à la cocaïne et au concept de mafia. Mais qui attend autre chose de ce continent que des libertadores, des caudillos, des bandits et des chanteurs grattant leur guitare?)

El Patron n'obtiendra jamais un juste traitement de l'Histoire. Sa légende à tête de Janus chemine déjà. D'un côté, il y a « Pablito » dont la photo voisine celle de la Vierge dans certaines maisons de Medellín ; de

l'autre, les comptes sont faits pour l'essentiel : on lui reproche la mort de plus de six cents policiers, un ministre de la Justice en exercice et deux ex-ministres, un procureur général, trois candidats à la présidence, des dizaines de journalistes, plus de deux cents juges, des centaines d'associés ou de rivaux, des centaines d'innocents...

Impossible, si l'on s'en tient à ces deux visages, de mesurer à quel point l'aventure d'Escobar témoigne avec éloquence d'un continent. Elle agit pourtant comme un révélateur parce qu'elle se trouve au point de concours de deux univers qui s'ignorent d'ordinaire : la représentation populaire et le discours officiel. Durant quelques années, Escobar a même occupé une situation sans équivalent : devenu un mythe pour ceux qui le dénoncent ou le célèbrent, il est en même temps une cible désignée par les institutions. Providence du romanesque, il déploie une violence sans précédent, avec du Mandrin pour la cruauté, du Robin des Bois pour ce qui a trait à l'ironie, du Bakounine dans la rage destructrice, de l'Al Capone par l'ampleur de la criminalité. Mais tout cela en plus riche, en plus sanglant, en plus grand surtout. Même la saga du crime au temps de la prohibition aux États-Unis ne peut être comparée. Il s'agissait, au mieux, d'une partie de gendarmes et de voleurs. Avec Escobar, c'est l'Amérique latine et sa peine à vivre qui est mise à nu. Tout se trouve dans son aventure : le poids de la violence et celui de la corruption, la faiblesse de l'État et la puissance du dollar, l'immensité de la nature, l'inépuisable rémanence du

passé, le fatalisme guetté par le tragique, la conviction que le monde appartient toujours à autrui, que l'Histoire est faite au bénéfice des autres, que ceux qui gagneront sont ceux qui ont déjà gagné.

C'est entendu, Escobar appartient à la pire race de meurtriers. Ses crimes ne sont pas ceux d'un psychopathe, que sa maladie excuse, ou d'un monstre, comme tel impossible à juger. « C'est seulement quand l'assassin est un homme vertueux, remarquait Graham Greene, qu'il peut être considéré comme un monstre. » Escobar ignore toujours la vertu. Tuant sur un simple soupçon ses gardes du corps les plus proches, il en vint, vers la fin de sa fuite, à l'assassinat préalable au soupçon, ainsi celui des maçons bâtissant des caches dans ses refuges. Ses postures, ses propos n'ont jamais eu la flamberge, le cœur des hors-la-loi généreux. Lui-même, par ses qualités essentielles, son intelligence froide, son esprit de méthode, sa maîtrise de la communication, ne cherchait pas la sympathie mais plutôt l'obéissance à son endroit. Son élimination et son inhumation fulgurantes n'en relèvent pas moins de la prestidigitacion politique, d'un tour de passe-passe médiatique. C'est une sortie qui tombe à point, celle d'un Billy the Kid, d'un Dillinger. La fin d'un ennemi universel, prophète du désordre et qui n'a que des ennemis : ex-associés, rivaux en affaires, policiers, soldats, juges, journalistes, et fonctionnaires ou gouvernants américains – à commencer par le président des États-Unis qui a salué dans sa mort un « travail courageux et efficace ».

Tous souhaitaient trancher sa trop longue trajectoire faisant d'un petit criminel le patron d'une mafia, puis un tueur en perdition, et d'un élu parlementaire l'auteur d'une déclaration de « guerre totale » aux dirigeants de l'État, devenu ensuite un détenu rebelle. Un tel parcours criminalo-politique jette pourtant une lumière crue sur une terre et sur une époque. L'homme a régné. Ce seul verbe suppose la distribution d'avantages, la coexistence avec d'autres pouvoirs, des réseaux et des complicités, la capacité à imposer un ordre, à incarner une aspiration partagée. Escobar, c'est autant la jonchée des morts qui garantissait sa propre fin que ce Germán enrichi par la cocaïne et qui, considérant ses terres, ses caféiers, sa garde rapprochée, respirait sur un autre rythme pour prononcer le surnom d'El Patron.

Même escamoté en vingt-trois heures, Escobar laisse un testament derrière lui. Non pas celui que, peut-être, il écrivit et qui, s'il devait être ouvert, fera trembler plus d'une autorité au-delà de la Colombie, mais celui qu'on peut lire dans son destin de héros satanisé, condamné à mourir en étant montré du doigt, pour que les hommes évitent de chercher dans sa mort les raisons de leur propre solitude.

Les lumières de Medellín

Dieu s'est montré généreux envers Medellín : en guère plus de deux siècles, la ville a connu trois cathédrales. D'abord, la blanche Nuestra Señora de la Candelaria qui, tutoyée par les palmiers d'un square, est devenue une simple église qu'on croirait de porcelaine : style colonial, fronton classique entre deux tours, peinture de madone sur l'autel d'or et de bois peint. C'est un temple si petit que le bruit de la rue s'entend à l'intérieur, ce qui ne saurait se produire dans l'immense « Cathédrale métropolitaine » qui lui a succédé en 1931.

Cette dernière est-elle, avec un demi-hectare couvert, la plus vaste cathédrale d'Amérique du Sud comme cela s'affirme à Medellín ? Dans sa laideur pseudo-romane, elle reste en tout cas la seule de cette envergure bâtie en terre cuite. Près de 1 200 000 briques dont chacune garde la lumière du soleil. Les murs sans pierre abritent un grand orgue sans métal dont les 3 478 tuyaux sont en acajou. L'endroit étonne pourtant moins que la « Cathédrale », surnom donné à la bâtisse dominant la ville de très haut,

et qui fut la prison habitée par Pablo Escobar durant treize mois à partir du 19 juin 1991.

À la mort du trafiquant, cette longue résidence sans grâce était une structure dévastée, mais d'une majesté intacte, puisqu'elle tient à sa situation, au bord de l'arc gigantesque de la vallée d'Aburra. Le décor abritant Medellín est si ample que descendre d'une des crêtes violettes de la cordillère centrale des Andes vers la ville revient à changer de paysage. En haut, une image des Pyrénées : pierres moussues, torrents à truites, pins et odeur de résine dans la fraîcheur d'une campagne où les maisons aux façades blanches, les volets et balcons peints de couleurs vives évoquent le Pays basque. En bas, une métropole énergique, tropicale, avec embouteillages, vieille cité coloniale, buildings, lotissements et bidonvilles pris entre tamaris, eucalyptus, bambous, manguiers et orangers.

Quand Escobar a imaginé qu'il serait plus en sécurité à l'intérieur d'une prison, il s'est fait incarcérer à mi-pente, sur une sorte de belvédère, dans un ancien centre de soins pour drogués. Au-dessus : les bois, la montagne, une nature souvent intacte montant vers, tout en haut, Rionegro, la bourgade où il est né. Au-dessous : une prairie vertigineuse dégringolant vers Medellín, avec, au premier plan, Envigado, le faubourg où il a grandi et mené sa carrière.

Parce qu'Escobar voyait depuis son promontoire le quartier de Los Olivos où il devait mourir, il semble tentant de situer cette prison à mi-chemin entre sa

naissance et sa mort. En fait, Escobar, comme la majorité des hommes de son continent, se trouvait sur le chemin, si tant est qu'il existe, entre la tradition et la modernité. Issu des eaux sombres, des fincas fraîchement défrichées de Rionegro, il était un « paisa » de plus (un enfant du « Pais » d'Antioquia), pris dans une aire métropolitaine poussant à la diable. En Antioquia comme ailleurs, ce processus donne toujours une créature hybride : le porteur d'un monde ancien qu'il n'a pas oublié, vivant dans un monde neuf qu'il n'a pas eu le temps d'apprendre.

Le rêve de réalisation individuelle, l'ambition, voire le simple souhait de survivre se confondent si souvent avec la poursuite des mirages de la cité moderne qu'il reste plus équitable de décrire Escobar et ses confrères comme un groupe de paisas qui, malgré des moyens hors du commun, vérifient que personne en Amérique latine, jamais, ne parvient au terme du voyage. Les annuaires de statistiques assurent que les deux tiers des Latino-Américains vivent aujourd'hui en milieu urbain, mais en vérité ils campent toujours aux portes de la cité. On peut répéter comme toujours que les intérêts en place (bourgeoisie, oligarchie, impérialisme...) veillent à ce que nul ne change l'ordre du monde. Je préfère une opinion plus secrète, celle de D.H. Lawrence au Mexique, remarquant que, sur la terre gigantesque, dévastée et métissée par la conquête, « il n'y a pas de points fixes dans la vie, hormis la naissance et la mort, et les fiestas ». Cette vision d'un temps subi, et non pas maîtrisé, n'est pas celle des cités de la fin du xx^e siècle.

C'est pour cela que la mort d'Escobar ne montre en rien que le crime ne paie pas – nous savons tous qu'il rapporte au contraire les agios les plus sûrs, pourvu qu'on sauve les apparences; non, sa mort, logique, relève de l'échec promis à ceux qui oublient que seul le temps bâtit pour de bon.

Escobar et ses pairs ne croyaient qu'à son contraire: à l'espace. Même au temps de son opulence, lorsque la revue américaine Forbes, lui supposant un patrimoine de 3 milliards de dollars, l'inscrivait à la quatorzième place du classement des hommes les plus riches du monde, Escobar est resté un « paisa », pour qui le luxe se ramène à une finca, aux refrains de la musique « ranchera », à une « bandeja » (plat de haricots, manioc, bananes frites et porc) consommée parmi les siens. Son argent, il l'a dépensé pour du foncier, des animaux, des serviteurs, des voitures, tout ce dont jouit l'oligarchie d'un pays à la terre prodigue.

Sa propriété favorite, l'Hacienda Nápoles (Naples), à 150 kilomètres à l'est de Medellín, démontrait ce statut de paysan parvenu. Un seul regard ne pouvait embrasser le territoire de 2 900 hectares taillé dans les collines pommelées de la vallée moyenne du fleuve Magdalena. Ciel ouvert, infini. Beaucoup d'arbres, des pâturages, des orangeries, des vergers, quelques lacs artificiels, des arènes, des écuries pour des chevaux d'une noblesse à couper le souffle, le tout desservi par des dizaines de kilomètres de routes privées, un embarcadère privé, un hélicoptère et un aéroport avec une piste de 3 000 mètres.

La résidence proprement dite avait moins d'ampleur, même si une centaine d'invités pouvaient profiter de six piscines, de terrains de tennis et de volley-ball, de bars et d'une discothèque.

Le clou était un zoo d'un demi-millier d'animaux pour la plupart en liberté : chameaux, bisons, girafes, hippopotames, kangourous, zèbres, antilopes, éléphants... Il y avait même quelques dinosaures de ciment armé. Peints en rouge ou bleu, ils semblaient prêts à combattre.

Le public, qui jouissait de l'entrée libre – et il y avait parfois des milliers de visiteurs –, regardait plutôt une autre statue : une vieille conduite intérieure criblée d'impacts de balles. On la disait importée de Chicago et, suivant les versions, soit Dillinger, soit Bonnie et Clyde y avaient trouvé la mort. Autour de l'Hacienda Nápoles, les impeccables élevages des « coqueros » (trafiquants de cocaïne) et capos (responsables de la mafia) témoignaient d'une volonté identique de se camper en fermiers modèles, mais rien ne disait mieux que cette voiture ce que leur désir avait de paradoxal. Exhibée avec ses tôles oxydées sous un abri de palmes séchées, sans vitres ni pare-brise, elle était une chose hors de tout contexte, un artefact célébrant le banditisme urbain au cœur d'une explosion de la nature.

En quittant la route Bogotá Medellín pour pénétrer dans la propriété, invités d'Escobar et visiteurs du zoo empruntaient la même entrée, sous un portique en ciment où était fixé un avion monomoteur. La rumeur

voulait qu'il ait transporté le premier chargement de cocaïne exporté par le maître des lieux. Il me semblait bien trop petit, trop frêle pour avoir volé jusqu'aux États-Unis, et je ne l'ai jamais vu sans lui prêter une tout autre mission, celle de dire à ceux qui passaient : « Tenez bon, nous finissons par décoller, nous aussi. » Cette vallée du Magdalena, avec son fleuve digne du Mississippi, crues, bancs de sable et bateaux à roues compris, abrite une contrebande séculaire. Sur l'eau, sur les sentiers, on a filouté dès les premiers temps de la colonie pour envoyer aux Antilles or, émeraudes et tabac, que les Anglais attendaient afin de les acheminer vers l'Occident. Escobar a usé, avec la cocaïne, des mêmes itinéraires séculaires, mais sans mules ni canots puisque, son petit avion sur le portique l'annonçait à tous, la modernité est aussi promise aux paisas.

Au XVIII^e siècle, Francisco Silvestre, un fonctionnaire de la couronne espagnole, tenait les habitants d'Antioquia pour des « gens de talent, économes et perturbateurs de la paix ». Le portrait vaut toujours pour décrire la brutalité et les ambitions d'Escobar entrant dans la carrière. Quand on l'incolpe, en septembre 1974, pour le vol d'une voiture Renault R4, dont les deux témoins sont aussitôt assassinés, il a déjà dérobé des ornements funéraires et tiré des coups de feu pour le compte de malfrats plus âgés. L'un d'eux, contrebandier de matériel hi-fi acheminé du Panama, lui a montré les accès discrets au port fluvial de Puerto Berrío, sur le Magdalena, et à l'aéroport de Medellín.

Escobar a-t-il participé à l'enlèvement, en 1971, d'un industriel, Diego Echevarria Misas ?

Nul n'a su le prouver, mais plusieurs personnes impliquées dans ce crime deviennent ses collaborateurs, et lui-même restera surnommé « Docteur Echevarria » par la vieille pègre de Medellín, celle qui n'a pas attendu la cocaïne pour faire des affaires. La légende veut qu'il ait utilisé sa part de la rançon pour financer son premier envoi de cocaïne vers les États-Unis. Épisode apocryphe, à coup sûr : l'otage est mort sans que sa famille verse un peso. Mais Escobar a dû découvrir peu après les gains procurés par l'exportation de la cocaïne, une activité qu'il étend en s'essayant aussi à l'acheminement à partir des zones de production. En septembre 1976, il est poursuivi après la découverte, par deux détectives vite assassinés, de 39 kg de cocaïne dans la roue de secours d'un camion venu d'Équateur. La quantité est minime mais l'ambition mesure déjà cinq à six mille kilomètres. Escobar s'impose de régner d'un bout à l'autre du trafic, depuis les plantations de coca du bassin amazonien jusqu'aux caches de cocaïne des importateurs de Miami. Parcours intenable, où l'on est certain de se perdre : pour aller du cœur sauvage de l'Amérique latine jusqu'à sa capitale la plus jeune, on parcourt plus d'histoire que de géographie.

Combien sont-ils en ce moment, dispersés dans la traversée des siècles récents ? Voyageurs du métro de Mexico, si nombreux et si impétueux que dans certains couloirs, des allées sont réservées aux femmes et enfants

qui sans cela pourraient être emportés par le flot. Indigènes du Guatemala aux costumes rehaussés de broderies, portefaix cassés et marchant sur ces routes où les camions, disposés à les écraser, affichent « Jésus t'aime » sur leur pare-brise. Paysans d'Équateur ou de Bolivie si saouls qu'au retour des cantinas ils dorment sur leurs mules qui, d'un frémissement d'oreilles, en passant à votre hauteur, vous prennent à témoin de la scandaleuse absence de salut de leur cavalier. Adolescents des banlieues lunaires de Lima habitant des bidonvilles couleur de boue sèche dans un paysage couleur de boue sèche et qui, lorsqu'ils quittent la position accroupie où ils attendent dans des vêtements souillés de la même poussière, semblent être des fragments de terre en marche vers l'autobus pour la capitale. Hommes descendus des Misiones, arrêtés au bord de l'immense Rio de la Plata, où se devine la lueur de Buenos Aires, et dont l'attitude sereine et pourtant attentive dévoile que la terre où ils vivent est plus vaste et plus vide qu'un bras d'eau grand comme la mer.

J'ai le souvenir d'avoir été éveillé dans mon hamac, une nuit, en Colombie, par une très jeune fille. Découvrir son visage, contour opaque sur la rougeur des braises, provoqua ma terreur. Son père, colon très pauvre, isolé avec son épouse et six enfants au plus haut d'une sierra, m'avait reçu avec une escopette avant d'offrir couvert et gîte en découvrant que je n'étais qu'un marcheur trempé par l'averse, surpris par la nuit et qui faisait hurler ses chiens. Empoignerait-il à nouveau son arme en voyant

sa fille aînée près de moi ? Heureusement, elle fut très vive. Elle effleura mon oreille de ses lèvres, de peur d'être entendue de sa famille qui dormait, sous le même toit, derrière une cloison de branches liées. « Tu vas revenir ? demanda-t-elle.

– Pourquoi ?

– Quand tu reviens, amène des souliers en cuir pour que je puisse aller à la ville. »

C'est de ce point de vue – celui des souliers à enfiler pour cheminer vers la grande cité – qu'il faut visiter la « Cathédrale » après la fuite de son prisonnier. Parmi les conditions posées pour se livrer aux autorités, Escobar avait demandé le choix de son lieu de détention et son aménagement. La « Cathédrale » est donc censée exprimer la quintessence de celui qui l'habitait à la façon dont Versailles et son parc font le portrait de Louis XIV. Côté jardin : un potager, une plantation de marijuana (pour El Patron et ses gardes du corps), un terrain de football bien drainé. Côté château : jacuzzi, systèmes de projection vidéo, bar, gymnase, lit hollywoodien. Atmosphère de bois chaud d'un chalet avec vue plongeante sur la vallée. Sur les murs : des dessins d'humoristes américains figurant Escobar. Dans la vidéothèque : Steve McQueen, Burt Reynolds, Chuck Norris et tous les épisodes du Parrain. Enfin, il y a le réseau de communication : onze lignes téléphoniques, plusieurs téléphones cellulaires, trois radiotéléphones par satellite, neuf beepers et des pigeons voyageurs chargés, non pas de papiers, mais de puces électroniques.

Lorsque la presse internationale s'indigne de ce décor pour cadre californien, elle omet de saisir qu'il n'y a là, hors les téléphones, aucun objet véritable, seulement des icônes censées assurer qu'on se trouve bien sur le chemin menant vers le monde moderne. J'ai compris cela, un jour, en cédant la place à un convoi, sur un petit chemin près de Leticia, dans cette région où se touchent Colombie, Pérou et Brésil. C'était un brancard tiré par une mule. Il emmenait un congélateur au plus profond d'une zone sans électricité. Son propriétaire voulait moins le froid qu'acquiescer un geste neuf – ouvrir et fermer une porte garnie de caoutchouc – qu'il avait observé dans un bordel sur le fleuve Iça.

Je me souviens aussi de Mexicains en mal de statut qui, lorsque les téléphones portables sont apparus, promenaient des copies, des coquilles de plastique vides nanties de touches et d'une petite antenne, achetées pour quelques centaines de pesos. L'un d'entre eux, à qui je faisais remarquer que son engin ne risquait pas de sonner, m'avait donné une réponse valable sur tout son continent :

« C'est parce que personne n'appelle, jamais. »

Escobar, lui, recevait des appels dans sa prison mais son vrai privilège tenait à autre chose, au fait d'être détenu sans pourtant cesser de vivre dans son monde. Un monde tout droit venu des temps de la conquête du Royaume de la Nouvelle-Grenade par la très catholique Espagne, un monde où chacun tient sa place dans une hiérarchie incluant Dieu, le cacique, les riches, les pauvres, la famille.

Escobar avait été incarcéré en compagnie de quatorze complices qui s'étaient rendus comme lui aux autorités. Il avait exigé, compte tenu des risques d'attentats contre sa personne, de pouvoir influencer de façon décisive sur le choix de la moitié des quarante gardiens – l'autre moitié étant désignée par les autorités pénitentiaires. Il s'agit là, plus que de la sécurité physique d'un détenu, de sa propre assurance, de la sérénité tirée de se savoir parmi ses paisas, avec les visites de son épouse, Victoria, et de ses deux enfants, avec des bougies devant un petit autel, un tableau de la Vierge de la Merced près de son lit et, proche et inaccessible, une fabuleuse métropole à ses pieds.

Medellín ignore la modestie. Deuxième ville de Colombie, avec plus de deux millions d'habitants (banlieues comprises), elle se présente tour à tour comme « Cité des fleurs », « Ville lumière de Colombie », « Capitale mondiale du tango », « Ville de l'éternel printemps », sans oublier sa dénomination originale « Villa de Nuestra Señora de la Candelaria de Medellín ». Insolente d'opulence, avec le plus haut immeuble du pays, la plus riche zone industrielle de l'Amérique espagnole, le chantier du premier métro qui fonctionnera dans le pays, avec aussi des fêtes vouées aux taureaux et aux orchidées, elle ne se résume ni dans une idée, ni dans des hommes, mais dans une ambition à découvert.

La ville est bâtie comme San-José, au Costa Rica, autour d'une légère éminence posée au fond d'un bol posé sur

des montagnes. La ressemblance s'arrête là. San José reste un délicieux miracle cerné de verdure, alors que Medellín contemplée depuis cette petite colline, le mont Nutibara, effraie et fascine avec, sur les parois du bol, la galopade de près de trois cents quartiers. Les plus pauvres s'agrippent comme ils peuvent aux endroits pentus. Malgré la distance – jusqu'à huit ou neuf kilomètres à vol d'oiseau – on voit que ce sont des bidonvilles à leur couleur dominante, celle de la terre nue. Parfois, une cicatrice révèle un récent glissement de terrain. Les quartiers riches montrent des murs peints dans la verdure. Le dessin de leurs rues semble plus régulier. Certains tracés, en arcs de cercle concentriques, sont signés de Le Corbusier ; d'autres prolongent de vieilles artères au mépris de la topographie et se transforment en fleuves avec la pluie. Tout en bas, ce monstrueux patchwork, souvent brouillé par les brumes de chaleur, cède les rives du fleuve Medellín à une zone industrielle. Les usines, les entrepôts s'étirent sur une dizaine de kilomètres et passent pourtant inaperçus en regard des buildings modernes, énormes menhirs taillés à angle droit et fichés près du cœur de la ville, tel un échantillon new-yorkais présenté dans le menu fouillis de toits de tôle et de tuiles roses.

À défaut d'en mettre « plein la vue », ce panorama énorme a l'effet d'un coup de poing sur le plexus. Il proclame le choc de deux cultures : l'une industrielle, établie, faite de techniques, de biens accumulés ; l'autre pauvre, violente, tenue en marge, chaotique. Toutes les

grosses cités d'Amérique latine semblent ainsi jetées sur terre avec un air de catastrophe, une façon triste de se diluer dans des ceintures de misère. « Nos villes n'ont pas de style », déplorait au début des années soixante Alejo Carpentier dans un fameux article sur le roman latino-américain. Ou plutôt, corrigeait-il aussitôt, elles ont « le style des choses qui n'ont pas de style ». Critique injuste : ces villes ont tous les styles. Des baraques de banlieue aux buildings de verre, des églises coloniales aux centres commerciaux, elles additionnent des fragments si irréconciliables d'Ibérie et d'Amérique, elles mélangent de façon si confuse plusieurs siècles d'Histoire que faute de pouvoir y lire les strates d'époques différentes, on voit seulement des degrés divers de la fortune, depuis le dénuement jusqu'à l'opulence.

Les petites maisons colorées du vieux quartier Manrique, témoignage de Medellín du temps où elle était un bourg andin, ne trahissent rien du passé. Pas plus que les villas d'El Prado, rêve pour une bourgeoisie européenne des années vingt, ou que les pelouses impeccables et les immeubles pseudo-hollywoodiens dotés de piscine à chaque étage construits à Envigado avec les bénéfices de la cocaïne, ou encore que la Casa Gardeliana, à la fois église, musée, night-club voué à célébrer Carlos Gardel, le maître du tango, décédé sur le vieil aéroport, en 1935, lors d'un télescopage d'avions. Autre temps et autres rythmes. Le terminal du nouvel aéroport, sur le plateau, en arrière de la vallée, offre des sièges de cuir pleine peau, des murs recouverts

de bois. Medellín, tel le petit avion d'Escobar, veut proclamer qu'elle décolle. La ville, qui se surnomme aussi la « Manchester des Andes », monte des voitures, met en boîte des boissons au cola et habille une bonne part du pays. La production de la cocaïne procède d'une vitalité semblable.

Rien ne prédisposait Medellín à avoir la mainmise sur la poudre blanche. Rien, si ce n'est l'esprit d'entreprise qui a fait de la ville le moteur de l'économie colombienne, comme les États de Nuevo León et Sao Paulo pour le Mexique et le Brésil. Un *paisa*, en Colombie, désigne aussi bien un habitant d'Antioquia qu'un homme prêt au risque économique. Ce n'est pas simple de rassembler la pâte de coca venue du Pérou ou de Bolivie avec l'éther et l'acétone achetés aux États-Unis ou en Allemagne, et de traiter le tout dans un laboratoire en pleine jungle avec séchoirs à infrarouge et conditionnement semi-automatisé. Medellín a produit de la cocaïne comme elle a fait le reste de sa fortune ; avec quelques *cierges* à la Vierge du Recours et la détermination d'entrepreneurs épaulés par leurs familles et devenus sous-traitants d'une poignée de capitaines d'industrie.

Il y a là Escobar, bien sûr, qu'on appelle « le Parrain » ; Jorge-Luis Ochoa Vasquez, dit « le Gros », qui ne l'est pas tant ; José Gonzalo Rodríguez Gacha, surnommé « le Mexicain » en raison de son goût pour la culture des mariachis ; et Carlos Ledher, alias « Joe Ledher » parce qu'il a appris l'anglais dans une prison des États-Unis. Ces hommes n'ont jamais organisé un

« cartel » prétendant fixer le prix de la cocaïne. Les Colombiens parlaient d'ailleurs de « mafia » ou d'« ellos » (eux) pour désigner le réseau de familles et de clans de « paisas », où alliances et contrats se remaniaient au gré des opérations : production, transport, escorte, règlements de comptes, transferts de fonds. Une seule « assemblée générale » visant à coordonner le négoce a été tenue, au temps de la croissance sans entrave, le 18 avril 1981, à l'Hacienda Veracruz, un ranch d'Ochoa, près de Barranquilla, sur la côte caraïbe. Escobar s'est contenté de s'y faire représenter. Les grands axes du travail étaient déjà répartis : à Ochoa, aidé de deux frères, la distribution depuis Miami ; Rodriguez Gácha diversifie les circuits, ajoutant Bogotá au départ et la Californie à l'arrivée de la cocaïne ; Ledher, enrichi par l'usage d'une île servant d'escale aux Bahamas, se tourne vers la transformation de la pâte de coca en cocaïne dans la forêt amazonienne. Escobar, lui, règne sur le transport et fait les gros investissements. Il possède sa flotte aérienne, ses laboratoires, son réseau d'informateurs. Cette puissance, autant que son autorité naturelle, fait de lui « le Parrain » même s'il ne possède pas la sagesse d'un patriarche.

Sa plus grande erreur ne fut pas, comme on l'a si souvent répété, son élection en tant que membre suppléant du congrès en 1982, sur une liste de la Rénovation libérale. Certes, cela le plaçait sous une lumière crue, mais il s'en arrangea plus d'une année. En revanche, il ne pouvait raccommo-der, comme il l'a tenté, les morceaux d'une société éclatée. Réconcilier

la culture nantie et industrielle de la bourgeoisie, et celle de la pauvre violence, c'est tout juste un rêve propre à épuiser celui qui veut le vivre. Impossible d'être à la fois un élu, avec ce que cela suppose d'influence sur l'argent public, et un « Robin des bois paisa », le héros des taudis de Medellín, qui finance avec l'argent du crime des logements sociaux, l'éclairage des stades et les œuvres de l'église. « Don Pablo » devait choisir : soit bienfaiteur des pauvres, soit « coming mon » du monde des affaires.

Rafaël Caro Quintero, le trafiquant de drogue mexicain célébré dans des chansons et des films, s'est contenté de régner sur l'imagination des jeunes et des chômeurs des États de Sinaloa ou de Sonora avant son arrestation en 1985. Ses dons aux églises, aux écoles, l'adduction d'eau d'un village ou un raccordement électrique ont fait de lui le « Roi de la sierra » dont parle une rengaine. Mais parmi les « gens décents », comme disent les Colombiens, il s'en est tenu à des amours illustres avec une « deb » d'une bonne famille de Guadalajara. Escobar, lui, a souffert l'humiliation d'une interminable et vaine demande d'adhésion au Club Campestre, haut-lieu des jeunes fortunes de Medellín. Il a même obligé en vain les employés à faire grève pendant trois mois. Sa candidature a été malgré tout écartée, car rédigée « dans un mauvais espagnol ». Il n'a pas osé renouveler l'opération au Club Union, 1 100 personnes, l'aristocratie de la ville, où les candidats, hors les descendants directs des membres, ne sont acceptés qu'à l'unanimité.

La vie politique, autre club aux règles secrètes mais réelles, a su aussi l'écarter. Révélations de la presse sur son passé, mise en cause par le ministre de la Justice, éloignement progressif de ses collègues de parti : le 20 janvier 1984, « Don Pablo » choisit de n'appartenir qu'à un seul des deux mondes où il tentait de vivre. « L'attitude des hommes politiques, déplore-t-il dans la lettre annonçant son retrait, est très éloignée des opinions et des aspirations du peuple. »

Le recul aidant, on voit pourtant que le moment clef dans la saga de ce qu'on a appelé le « cartel de Medellín » reste le raid, le 10 mars 1984, de la police antidrogue à Tranquilandia, le plus vaste complexe de production de cocaïne jamais découvert : 14 laboratoires, d'une capacité de 50 tonnes par an, groupés dans la forêt amazonienne. Sa localisation, grâce à un émetteur dissimulé par des services américains dans un baril d'éther et dont le signal est capté par un satellite, montre qu'il n'y a plus de refuge sauvage, même dans l'est du département du Caqueta qui, depuis un avion, n'est qu'un constant tapis d'arbres. Une telle révélation n'a pu que frapper des hommes habités par l'idée qu'il reste possible de se perdre dans un continent encore vide et d'y défricher de nouvelles terres. Ils se sont sentis chassés de leur paradis alors qu'ils n'étaient pas non plus devenus les maîtres de Medellín ou de Miami. En représailles, Escobar a ordonné l'assassinat de Rodrigo Lara Bonilla, ministre de la Justice, tué le 30 avril par « Los Quesitos » (les petits fromages), des tueurs de Medellín payés un demi-million de dollars.

Dès le lendemain, l'état de siège était proclamé dans le pays ; cette mort marque le début de la guerre entre l'État et le cartel, terminée par la rafale de mitraillette tuant Escobar.

Presque dix années de guerre, cela peut paraître énorme mais, à ses débuts, elle paraissait moins cruelle que « la guerre verte » livrée autour des mines d'émeraudes du département de Boyacá, les plus productives du monde, afin de voler les pierres et de les exporter en fraude. Lorsque Humberto Ariza, alias « le bêta Ariza », patron de ce négoce, fut criblé de balles en octobre 1985, on lui imputait huit cents meurtres commis par lui-même ou sous ses ordres. Il n'était qu'une brute avec une gâchette et une filière pour écouler ses pierres. À ses débuts, Escobar était plutôt comparé à Efraín Gonzalez, autre trafiquant d'émeraudes, bon chrétien, toujours prêt à régler amicalement un différend et à aider les pauvres. Il n'avait qu'une grosse centaine de morts à son actif lorsque deux bataillons de l'armée mirent fin à ses jours en 1965. « Ici, deux vaillants bataillons luttèrent contre un lâche qui se défendait seul avec une escopette », disait la plaque que ses fidèles tentèrent de placer sur le lieu de son décès.

En fait, prisonnier de sa tentative de marier deux cultures, Escobar dut user à la fois du pot-de-vin comme un homme d'affaires pressé et des armes comme un trafiquant d'émeraudes. Son ambition sociale lui soufflait de recourir au pouvoir corrupteur de l'argent, alors que

sa base sociale ne croyait qu'aux vertus de la peur. De là, cette alternative contradictoire « plomo o plata » (plomb ou argent – à chacun de décider ce qu'il veut prendre) qu'il opposa aux policiers, aux juges et à tous ceux qui s'interposaient sur sa route.

Lui-même n'a pu choisir. La violence politique décide pour lui lorsque le mouvement de guérilla M-19 enlève, en novembre 1981, Marta Nieves Ochoa Vasquez, la sœur de Jorge Ochoa, afin d'obtenir une rançon de 15 millions de dollars. C'est le sixième enlèvement consécutif dans le milieu de la drogue. Pour défendre biens et familles, 322 trafiquants mettent en commun armes, hommes et argent, et constituent un système d'autodéfense, le MAS (Muerte A Secuestradores – Mort aux ravisseurs). Rapt, meurtres, remises de guérilleros aux autorités découragent toute autre attaque contre un milieu qui, s'il n'a jamais mis sur pied un cartel, a dû, par nécessité, fonctionner durant plusieurs mois à la manière d'une mafia.

Escobar était prêt. Il avait créé sa première école de sicarios (de tueurs), dès 1979, à Sabaneta, près de Medellín, contribuant à diffuser l'outil le plus courant du crime : le couple d'un assassin et d'un pilote juchés sur une moto tout-terrain. Ses tueurs, rarement âgés de plus de vingt ans, sortis de quartiers de haute insécurité comme La Paz, Tejelo, La Estrella, Moravia, Aranjuez, Antioquia, Fidel Castro, Fatima, ont formé des bandes aux noms amusants : Los Magnificos, Los Nachos, Los Pistoleros, Los Priscos. Les écouter, même au temps

de l'opulence du cartel, était décourageant : le mélange de leur jeunesse, leur misère, leur inconscience les laissait sans attente aucune. Ils savaient leur existence vouée à la pauvreté, même si le crime l'avait changée. D'un déjeuner avec trois d'entre eux au Kevin's, un restaurant-discothèque posé à flanc de vallée, au-dessus d'Envigado, j'ai gardé intacte la sensation de leur gêne : ces gosses capables de tuer se sentaient mal à l'aise devant le maître d'hôtel d'un endroit au luxe inaccoutumé. Même les chaînes de télévision reçues par une énorme antenne parabolique ne pouvaient les retenir. Ils ne cessaient de sortir sur la terrasse où nous avons fini par nous retrouver, tous, contemplant en silence la métropole grise et mauve. Devant le royaume qu'ils savaient bien ne jamais pouvoir conquérir, ces tueurs sans remords confiaient peu à peu leurs peines : un banal malheur d'adolescents de familles sans ressources. Taudis, boulots à la paye famélique, parents absents, etc. Tout en bas, la rivière roulait une eau beige. Jamais Medellín ne m'a paru plus inaccessible que ce jour-là.

Les Basques, les Andalous, les Juifs convertis qui ont fondé la ville sont restés près d'un siècle isolés dans leurs montagnes. C'est la production d'or – il y eut une époque où chaque famille possédait sa mine – qui a ouvert le département sur l'extérieur. Le café a suivi. La cocaïne est le troisième produit excitant exporté d'Antioquia vers le reste du monde. Elle vaut plus cher que l'or, elle affecte le système nerveux de façon plus aiguë que le café. C'est une denrée médicale riche ;

comme telle, à la différence de l'or et du café, elle a trouvé l'essentiel de ses acheteurs dans le pays le plus riche du monde. Le destin d'Escobar devait passer par les États-Unis.